

CAUSERIE HUMORISTIQUE

Je ne fus pas, lundi dernier, descriptiblement surpris de recevoir une lettre dont le timbre était et demeurait à l'effigie d'un ancien roi d'Angleterre, Georges IV, décédé, comme on sait, en 1830.

Cette relique, me dis-je, est donc pour le moins vieille de soixante-quatre ans, et je me demande qui diable a bien pu, dès cette époque où je n'avais incontestablement encore pas manifesté la moindre velléité de venir au monde, prévoir que j'écrirais un jour dans un journal. Aussi, fût-ce avec la prudence qu'on apporte à manœuvrer le siphon d'un flacon d'eau gazeuse quand son "verre n'est pas grand" (1), que je jouai du coupe-papier.

On concevra que je ne fus pas lent à courir à la signature.

Et aussitôt, avec un ensemble aussi merveilleux que s'ils eussent simultanément été coupés par un procédé nouveau, de mes épaules, les deux bras me churent : mes regards avaient lu, dans un paragraphe bizarre, les mots : STATUE NELSON.

Il y avait, incontestablement, de quoi ! (2).

Et puis, attendu qu'on revient des émotions desquelles, de prime abord, on se figurait ne jamais devoir revenir — je revins.

Et, mes réminiscences classiques m'ayant fait remonter à l'époque où je lisais Molière à l'insu de mes professeurs, je me ressouvins de la Statue du Commandeur, acceptant l'impie non moins que libertine invitation de Don Juan.

— Il y a, me dis-je, précédent.

Et cette formule, bien connue du Palais, ayant fini de me ramener, je repris la lettre que mon émotion avait jetée par terre et lus :

— Mon cher Gaston et ami,

Un coup de vent m'ayant, hier, apporté un lambeau d'un journal contenant un article où vous daigniez mentionner mon nom... et, d'autre part, votre sympathique figure ne m'étant pas inconnue, attendu que je vous vois parfois passer sous mon piédestal, vous dirigeant vers le Bureau Général de colonisation et de rapatriement, ou comme vous dites, *vice versa*, je prends la respectueuse liberté de vous prier de vous intéresser à mon infortune, car je suis malheureux comme les pierres.

Vous n'ignorez point, en effet, que depuis environ quarante ans, je suis planté sur une colonne et ce, dans une immobilité qui m'astreint à n'avoir jamais devant les yeux d'autres perspectives que celle de la terre, des toits et de fumées de manufactures. Et pour un ancien marin, ce n'est pas gai. Je dirai même en employant une expression commune aux charretiers qui stationnent sur mes derrières, que c'est "dull en mandit".

Aussi, vous prierai-je de faire part de mon malheur au public ainsi qu'aux autorités de Montréal afin qu'en guise au moyen de me retourner vers le fleuve.

De la sorte, au moins, j'aurai le bonheur de voir de l'eau, des matelots, des bateaux, et le temps paraîtra moins long.

En vous priant, cher Gaston et ami, d'offrir mes sincères excuses à toute la jeunesse de Montréal, et de lui exprimer le regret que j'éprouve de ne pouvoir aller leur serrer la main, je demeurerai, aussi longtemps que j'aurai deux pierres l'une sur l'autre.

Votre tout obligée

STATUE NELSON,

Esquire.

Place Jacques-Cartier.

P.S. — Le timbre que je collé sur mon enveloppe est le seul qui me soit resté après l'affaire de Trafalgar, mon *orderly* ayant eu le soin de vider scrupuleusement toutes mes poches en me voyant succomber. — S. N., Esq.

Je cras d'abord à la fumisterie apocryphe d'un confrère anxieux de me monter un bateau (3) et puis, me dis-je, le fait est que cette position, pour la statue d'un amiral, est décidément anormale.

On a beau voir sortir les policemen de l'Hôtel-de-

Ville ou *driller* les soldats sur le Champ de Mars, ce n'est pas une compensation, et c'est déjà assez pénible d'être immobilisé sur le plancher des vaches, sans être encore, comme défunt Tantale, dans l'impossibilité de contempler les steamboats qu'on entend siffler sur ses derrières.

Et c'est après, de la sorte, m'être mis dans la peau de la statue Nelson, que je résolus d'acquiescer à son désir en publiant sa lettre.

On en reparlera.

GASTON.

CAUSERIE ARTISTIQUE

Depuis que M. Paul Cazeneuve est au Théâtre National Français, nous voyons cette intéressante scène française prendre un regain de popularité.

Non pas, que je veuille dire qu'autrefois, ce théâtre n'était pas à la hauteur de la tâche. Non, ma pensée est loin de là, mais je veux faire seulement comprendre, que cet artiste expérimenté a allumé une flamme nouvelle qui, se répandant sur les autres semble avoir excité une émulation des plus favorables.

Le public lui-même s'est réveillé et semble plus que jamais entendre qu'il faut soutenir nos scènes théâtrales.

Depuis son arrivée parmi nous, M. Cazeneuve nous a donné des œuvres connues, tirées soit du grand répertoire français ou du répertoire américain.

On a cru bon, cependant, en certains milieux de reprocher à M. Cazeneuve de prendre l'adaptation américaine de pièces françaises pour les faire jouer ici.

Je ne vois pas en quoi on puisse critiquer cette manière de faire. Si le genre américain, proprement dit, n'a pas le cachet et la délicatesse au français, il a pour lui d'être à la portée du public et d'être scéniquement parlant du plus grand effet.

D'un autre côté, des pièces comme *Les Trois Mousquetaires*, *Monté Christo* et autres, sont aujourd'hui plus que jamais. Il faut donc, pour les remettre en scène, les moderniser, c'est ce qu'on fait certains auteurs américains. Et je ne vois pas personnellement que les pièces y ait perdu beaucoup.

Les trois Mousquetaires avec l'adaptation américaine donne succinctement et justement le résumé de deux gros volumes. Car il ne faut pas oublier que faire une pièce de théâtre avec une œuvre composée quelques fois de cinq ou six volumes ; n'est pas chose facile.

De toute façon dans ceci le public est grand juge. Et s'il faut en croire par l'enthousiasme dont nous avons été plusieurs fois témoin, on peut dire que M. Cazeneuve a pleinement réussi dans ce qu'il a entrepris.

Les Soirées de Famille marchent de succès en succès. Avec la saison qui bientôt sera finie, ces artistes ont fait preuve d'une énergie à nulle autre pareille. Le jeu s'est modifié pour le mieux, et nous avons la certitude d'un avenir des plus plus brillants.

Cependant, le grand point pour le présent est de savoir ce que l'administration des Soirées de Famille compte faire pour la saison 1901-1902.

Il est incontestable que le local du Monument National est excellent. Mais, ici il y a un mais. La Société Saint Jean Baptiste avec une rare énergie englobe la presque totalité des recettes et en rechange donne fort peu. C'est bien beau d'être *greedy*, comme disent les Anglais, mais Baptiste qui n'est pas Anglais dira : *Y a des s'imités !*

J'ai déjà parlé de la question des décors, et je veux y revenir. Le public murmure de voir toujours les mêmes scènes. Il ne sait pas cependant que le Monument ne possède pour ainsi dire, que quelques décors. Et l'association Saint-Jean-Baptiste, ne semble pas vouloir faire le moindre effort, pour changer cet état de chose.

La direction des Soirées de Famille, souffle artistiquement de cela. Mais une chose plus importante, c'est que le public se lasse, et un jour viendra où, de

part et d'autre, on regrettera une économie mal réglée.

On parle de remonter *Jeanne d'Arc*, le superbe drame lyrique de Jules Barbier, avec musique de Charles Gounod.

La chose est décidée, et l'administration à peu près formée. Il n'est pas douteux que l'audition de cette œuvre sera un immense succès, car rien ne sera épargné pour faire de cette pièce un événement artistique.

Tous se souviennent que c'est par cette pièce que s'ouvre l'histoire de notre Théâtre National Canadien Français. Et, depuis 1877, aucun essai marquant n'a réussi à donner à *Jeanne d'Arc* le relief des premières représentations.

JEHN-PAUL.

LA MODE

Ce modèle convenable soit pour étoffes qui se lavent ou tissus ordinaires est décrit en cheviotte bleue avec une garniture de point à rabat et braud doré. Le costume se complète avec une ceinture de linon blanc garnie avec insertions de dentelle. Ce patron n'inclut point le corsage lequel est une simple blouse-chemisette avec manches amples.



No 518.—Costume boléro

Ce costume requiert 7 vgs d'étoffe double-largeur. Les patrons du boléro sont fournis en quatre numéros 34, 36, 38 et 40 pcs, mesure du buste.

Les patrons de la jupe aussi en quatre numéros 22, 24, 26 et 28 pcs, mesure de la taille.

Prix, 10 cts chaque.

Voyez comment on peut se procurer ces patrons à la page 13.

PETITE CORRESPONDANCE

Laure.—Ai reçu votre article. Je crois qu'il plaira. Les idées sont jolies, mais cultivez un peu plus la forme. Vous pouvez faire encore mieux. Je ferai publier à son tour. Merci de votre gentille attention.

Liseron bleu.—Au Coin du feu, un bon accueil est fait à toutes celles qui ont un certain talent littéraire et aussi une bonne volonté à recevoir les observations nécessaires qu'il nous faut faire parfois. Envoyez-moi votre article ; s'il a de la valeur, je le publierai avec plaisir.

Printemps d'amour.—Je regrette de ne pouvoir publier vos *In memoriam* et *Nécrologie*. Ce genre très lugubre et surtout trop personnel ne saurait convenir à notre page. Pardonnez-moi de vous dire qu'à part cela vos articles n'ont pas la valeur qu'un bon travail et votre talent peuvent leur donner.—A.

(1) Parole du poète français Alfred de Musset, né en 1810 et mort en 1857.
 (2) La ses pointillée ligne figure mon renversement.
 (3) Monter un bateau—expression navale correspondant à notre expression nationale : "Viens pas m'emplier."—Note de l'auteur.